

San Blas, cote pacifique, dernier jour de l'année !



Amériques : du nord au sud

JULIE BAUDIN
ET DAVID DUCOIN

Un 31 décembre sous les tropiques. Caprice, folie passagère ou besoin pressant ? Vent doux, soleil caressant. La ville est calme : juste assez bruyante pour le Mexique. Les pêcheurs quittent la mer les uns après les autres, le jour prend le temps de s'éteindre. Les pieds dans l'eau, nous admirons le vol épique des pélicans en quête de poissons.

Voilà presque deux mois, nous quittons les Etats-Unis d'Amérique pour ceux du Mexique: exotique, éclectique, ironique. Drogue de musique, parfois fanatique

mais diablement sympathique. Et c'est juste un début. Venant des USA, nous sommes sans aucun doute citoyens américains aux yeux des passagers mexicains du bus dans lequel nous montons, direction Ciudad Juarez. « Vous avez vos papiers ? ! », nous demande ironiquement le chauffeur en contrôlant nos billets, nous rappelant ainsi le sort réservé aux milliers de ses compatriotes qui, chaque année, font la demande d'un visa aux autorités américaines. De nous savoir français adoucit l'atmosphère. « Tan

lejos ! », si loin de chez vous, nous plaint-on. « Et vous êtes venus en bus ? » ! Finalement, tout le monde finit par s'accorder et c'est avec un grand et fort « Bienvenidos a Mexico » que nous sommes accueillis. Nous passons la frontière sans embuches, obtenant en quelques minutes et de façon simplissime et un permis de séjourner de trois mois, selon nos désirs. L'acte en lui-même semble si facile: d'un cote aux Etats-Unis, de l'autre au Mexique. Mais le plus dur reste à venir: le choc cultu-

rel, comme on aime à qualifier ce sentiment de décalage et d'appréhension qui prend le voyageur au corps comme à l'esprit. Premièrement, il s'agit de mettre dans un recoin éloigné de notre tête tout mot ou résidu de langue anglaise. Désormais, et pour les 15 mois à venir, c'est en espagnol que l'on baragouine. Deuxièmement, oublions l'organisation « à l'occidentale » qui fait de nous des êtres totalement perdus lorsque tout n'est pas soigneusement expliqué et détaillé sur un panneau d'affichage. L'avantage: si vous désirez connaître l'horaire du bus, demandez à n'importe quel passant, il saura vous répondre. Nous voilà donc de nouveau dans un contexte d'apprentissage. Ecouter, observer, réutiliser. Bon exercice afin d'entretenir l'humilité et travailler sa confiance en soi. Si bien qu'en deux semaines, le tour est presque joué: David sait commander une tequila sans une faute de grammaire ; quant à moi, je suis prise pour une sudiste par les gens du nord!

Ainsi, nous faisons nos premières classes dans l'état de Chihuahua, « el estado grande ». C'est le plus grand des 31 états des Etats-Unis du Mexique. La spécialité, servie tous les jours en ville comme à la campagne : bottes imitation crocodile rouges, jaunes, bleues, vertes, oranges ou roses, au choix, et chapeaux de cowboy. Très populaires parmi les « machos » nordistes. Ajoutez à cela les fameuses Norteñas, mélange musical détonnant d'accordéon, de basse électrique, de synthétiseur et de voix nasillarde, de préférence très fort et à toute heure du jour et de la nuit, et vous obtenez un échantillon de l'ambiance quotidienne des rues du nord.

Peu friands de grandes cites, nous quittons Chihuahua, ville de prédilection de Pancho Villa, pour Creel. Située à 200 km à l'ouest, au bord des fameuses Barrancas del Cobre, la petite bourgade se trouve sur le pas-



David et Julie avec la famille Inocente

sage du train non moins fameux Chihuahua al Pacífico, qui relie la ville du même nom à l'océan pacifique. 655 km de voie ferrée, 36 ponts, 87 tunnels à une vitesse moyenne de 65 km/h à travers un paysage époustoufflant de canyons verdoyants et de plateaux rocheux. Après six heures passées dans ce train, nous voilà au cœur de la Sierra Tarahumara. Altitude : 2300 mètres ; température proche de zéro degré. Pour les indigènes Raramuri, ou Tarahumara, selon les déformations du langage, la Sierra a toujours été leur lieu de vie. Il y demeurent depuis si longtemps qu'ils ont leur façon originale de l'appréhender: ils ne marchent pas, ils courent. La Sierra a forgé une endurance incroyable à ces « hommes aux pieds légers », selon la traduction littérale du mot « Raramuri ». Infatigables, ils courent dix, quinze, vingt, cinquante, cent kilomètres sans aucune difficulté, sur terrain rocailleux, pentu et aride.

Selon beaucoup de voyageurs et d'ethnologues, les Tarahumaras sont les indigènes du Mexique dont le mode de vie a le moins changé depuis l'arrivée des Espagnols il y a cinq siècles. Est-ce grâce à leur isolation, à leur caractère rebel, à leur résistance physique et morale? A nous d'essayer de le découvrir, en observant et en nous sensibilisant au mode de vie des Raramuri que l'on dit être la

conscience de la Sierra.

Creel, petite ville de 5000 habitants, reçoit chaque jour son lot de voyageurs venus s'aventurer dans la Sierra. La population, mélangé de

« mestizos » (métisses) et de Tarahumara, à cette tranquillité et amabilité qui nous met immédiatement à l'aise. Dans les rues et sur la place, des femmes tarahumara vendent leur artisanat, vêtues de leur habit « traditionnel » : tout en couleurs, leurs jupes et leurs corsages plissés gonflent leurs silhouettes à tel point qu'on ne voit plus qu'elles. Et pourtant, chose paradoxale, plus elles sont remarquables par la vivacité de leur tenue, plus elles sont timides. Seraient-ce donc les couleurs qui effarouchent ?

Eprouvant beaucoup de curiosité pour cette culture aux saveurs intemporelles, nous quittons la ville, encore trop grande pour nous, pour les profondeurs du canyon de Batopilas. Nous prenons la résolution de ne plus faire de stop et de désormais payer afin de nous déplacer, chose qui révolutionne notre mode d'organisation quotidienne. C'est pourtant sans compter les faux départs, les non départs ou même les départs anticipés des bus, comme ce matin-là où nous attendons trois heures au bord de la route un bus qui ne viendra jamais. C'est donc avec un « rite » (à prononcer ra-i-te, de

« La loi du silence est celle qui nous maintient en sécurité. »

les
Tarahumara,
dans leur
ingéniosité,
utilisent des
morceaux de
pneu en guise
de semelles de
chaussures.

l'américain « ride »), autrement dit, en stop, que nous parcourons les 140 km qui nous séparent de Batopilas, dont 65 km de piste noueuse et vertigineuse vers le fond du canyon. A l'arrière du pick up, six autres personnes nous accompagnent. La promiscuité fait parler, ce qui n'est pas pour nous déplaire. Le voyage, poussiéreux mais enrichissant, se termine à la tombée de la nuit. En cinq heures et plus de deux-mille mètres de descente, nous sommes passés du climat hivernal des plateaux à la douceur tropicale de Batopilas. Il est étonnant de voir une ville établie si loin de tout, si profondément ancrée dans le canyon. C'est que l'or et l'argent avait coutume d'y alimenter de riches familles, il y a quelques dizaines d'années de cela. Aujourd'hui, les gisements sont vides, mais un autre type d'or, moins brillant, plus extasiant, fait vivre la communauté et les villages indigènes du canyon. Très paisible en apparence, la ville est gentiment « gouvernée » par une mafia de la Marie-Juana. Comme tout le monde en fait partie, la police comprise, il y a peu de problèmes. Quelques règlements de compte par an, très peu pour la première région fournisseur des Etats-Unis voisins. En tant que visiteur, il faut rester discret et ne pas poser de questions. La loi du silence est celle qui nous maintient en sécurité. Cela tombe bien : nous ne venons pas pour consommer leur or, mais pour approcher de plus près la culture tarahumara. Pour ce, nous estimons qu'il faut nous éloigner des sentiers battus. Ecoutant les conseils de quelques locaux, nous décidons de marcher, sac aux dos, jusqu'au village de Munerachi. Cinq heures de randonnée sur une piste ou nulle voiture ne roule, personne, au village, n'ayant de véhicule. La route est seulement la pour permettre au minuscule magasin d'être approvisionné en soupes instantanées, biscuits, chips, et Coca Cola (encore eux), sum-mum de la friandise au sein des

communautés indigènes. Fatigués, nous arrivons à la tombée de la nuit et sommes gentiment logés dans une salle de classe. On a apparemment pas l'habitude de voir des étrangers, ce qui nous vaut des regards curieux et amusés. De notre côté, notre gêne grandit lorsqu'il faut pénétrer chez les habitants pour quémander quelques tortillas et des haricots. Manger des chips et des gâteaux le temps de notre séjour ne nous enthousiasme pas, et pour des raisons de poids, nous n'avons pas amené de nourriture avec nous. Les Tarahumara, d'abord méfiants, acceptent de nous vendre de quoi subsister pour une journée. Désireux de connaître un peu les alentours, nous empruntons les sentiers de la vallée. Etrange-

boitons le pas. Il en profite pour ramener du village un sac de maïs qu'il vient d'acheter. Lorsque nous arrivons chez lui, nous constatons en effet que Pedro n'a pas de champs de maïs, chose étrange lorsque l'on sait que cette céréale constitue l'aliment de base des indigènes. Devant sa maison en brique de terre crue et de taules, la femme de Pedro entretient un feu ou cuisent des haricots dans un pot de céramique noirci par la suie. Le couple, qui a quatre enfants, possède à peine assez de couvertures pour tous. Pourtant, la famille passe toute ses nuits dehors, préférant de loin dormir sous le ciel étoilé que sous un toit de taules. C'est à se demander à quoi sert la maison, qui est en plus équipée d'un panneau



Les enfants et Julie

ment, des traces de pneu maculent le sol : nous découvrirons plus tard que les Tarahumara, dans leur ingéniosité, utilisent des morceaux de pneu en guise de semelles de chaussures, faisant de la Sierra Tarahumara l'un des seuls endroits au monde où il y a des traces de voitures là où il n'y a pas de routes. C'est ainsi que nous rencontrons Pedro et son cheval qui vivent à une heure du village, au fond de la vallée. Nous cherchons un endroit pour planter notre tente et manger, lui explique-t-on. Une heure plus tard, nous lui em-

soltaire produisant de « la luz » (de l'électricité) dont personne ne se sert. Une belle invention des élus pour influencer leurs électeurs! Etonnement, Pedro, qui ne porte sur lui que ce qu'il possède (une pièce de tissu blanche semblable à un pagne et une chemise colorée) ne se sépare jamais de son talkie-walkie avec lequel il communique avec ses « amis » en raramuri. Ces outils, paraît-il, sont devenus très fameux dans le canyon depuis que les indigènes ont abandonné la culture de leurs aliments de base pour celle du cannabis.

Les champs étant très éloignés, à l'abri des regards au cœur de la forêt, il faut sans cesse les surveiller. Mais les talkie-walkie ne protègent pas des militaires venus détruire des centaines de plantations chaque année à l'aide de leurs hélicoptères. Pendant les quelques jours que nous passons avec Pedro et sa famille, nous parlons peu. Sa femme et ses enfants ne comprennent pas l'espagnol et, comme beaucoup, sont réservés, même entre eux. Pourtant, chacun de nos gestes sont observés avec une grande curiosité. Le sentiment est réciproque : nous ne nous laissons pas de regarder Juana moudre à la main le maïs pour en faire des tortillas, un processus si long ! Les gestes sont surs, comme si toutes les femmes tarahumara les connaissaient instinctivement, sans même devoir les apprendre. Ce sont véritablement dans les actes, et non dans les paroles, que les Raramuri affirment leur certitude d'appartenir à leur terre et d'être ceux qu'ils sont. L'expérience est très enrichissante, bien que nous découvriions que la pauvreté est belle est bien présente au sein des communautés autochtones. Nous l'éprouvons avec eux en partageant leur pain quotidien : chaque soir, nous nous couchons la faim au ventre.

« Antonin Artaud pensait que la vérité était dans la Sierra »

De retour à Batopilas, nous faisons la rencontre d'Inocente, un indigène d'une trentaine d'années à l'humeur gaie et au regard pétillant. Il accepte de nous accueillir quelques jours chez lui, dans un village perché sur un flan du canyon. Inocente est lui aussi « agriculteur » et en parle ouvertement. Ça ne rapporte pas beaucoup, et c'est très risqué, mais il n'y a rien d'autre à faire ici pour gagner quelques pesos, se justifie-t-il. Ayant la conversation facile, Inocente nous en apprend un peu plus sur sa culture. Pourtant, nous réalisons que les Tarahumara parlent peu de leurs traditions: ils les vivent. Aborder cette culture avec nos valeurs occidentales est difficile: il n'y pas d'explication à tout. Les choses n'ont pas besoin de mots pour être comprises. Pour nous qui vivons dans un monde où la parole gère les modes de communication et d'information, il semble étrange de tirer du silence une leçon de vie et d'un geste l'essence d'une tradition. Et pourtant, n'est-ce pas en cela qu'il faut chercher la vérité ?

Notre présence change un peu le quotidien d'Inocente et de sa femme Victoria. Les enfants, et surtout leurs deux filles de dix et six ans, se passionnent pour nous: je suis leur objet constant d'observations. Yeux, bouche,

cheveux, pieds, jusqu'aux ongles, tout y passe. Ma lampe frontale intrigue aussi beaucoup, ainsi que mon journal que j'écris chaque soir devant les enfants ébêtés. Un matin, Victoria se lève avant le soleil pour moudre du maïs sur la meule de pierre. Quand nous nous tirons enfin de nos sacs de couchage, nous la trouvons affairée à préparer le « tesguino », la bière traditionnelle de maïs. Plus qu'une simple boisson, le tesguino est une institution: un moyen de paiement aussi bien que l'élément indispensable pour accompagner chaque événement de la vie tarahumara. Cette fois, Inocente a eu besoin d'aide pour déplacer des pierres devant sa maison. Pour remercier ceux qui l'ont aidés, il organise une « tesguinada ». La fête tombe également à point pour un autre événement: une course de balle, jeu hautement apprécié par les Raramuri, a eu lieu au village. Les participants, dont Inocente, ont couru 16 km en poussant du pied une balle en bois. Les Tarahumara ne récompensent normalement pas les gagnants: c'est la participation qui compte. Tous les coureurs sont invités à venir boire le tesguino. A la tombée de la nuit, plusieurs d'entre eux arrivent déjà légèrement saouls, une autre « tesguinada » ayant lieu dans le bas du village. Le principe de la fête est assez simple: une jarre de 40 litres de tesguino avec une demi-calebasse d'un côté, quinze invités de l'autre. Sur invitation du maître de cérémonie, chacun vient se servir une bonne rasade de tesguino à l'aide de la calabasse qu'il laisse ensuite pour le prochain. Légèrement pétillant, le tesguino est très peu alcoolisé mais fait pourtant son effet sur nos hôtes. Pour nous, la fête est un peu moins folle: quand tous sont déjà sévèrement éméchés, nous sentons à peine les effets de l'alcool. Les « tesguinadas » ne se terminent que lorsqu'il n'y a



Nararachi

plus de tesguino. Cette fois-ci, la quantité ne fait durer les festivités que jusqu'au lendemain midi, heure à laquelle chacun trouve un arbre sous lequel sombrer. La vie chez Inocente reprend alors son cours, sui-



Suzana

vant le rythme du soleil et de la nature. Vivre sans électricité nous rend notre humilité perdue. Le nuit retrouve son pouvoir apaisant, mystérieux et inébranlable. Sans trucages ni parades, nous devenons parties d'un tout, êtres magnifiquement vulnérables, légers, instinctifs. Au fil des jours, notre présent s'épaissit, jusqu'à s'ancrer dans le temps.

Nous finissons cependant par quitter nos amis pour regagner les hauteurs. Nous faisons du stop jusqu'à Norogachic, village perdu entre les roches grises et roses de la Sierra. Dans l'église jésuite blanche et rouge, nous assistons à la fête célébrant la San Guadalupe qui a lieu le 12 décembre de chaque année. Il y a 474 ans, la Vierge apparaissait à Juan Diego, un indigène du Mexique. La chose arrange beaucoup les missionnaires catholiques, surtout dans la Sierra Tarahumara où plusieurs de leurs collègues avaient déjà perdu leur tête. La Vierge de Guadalupe est ainsi devenue la sainte patronne du Mexique. Après la procession qui mène

l'icône dans l'église, les « matachines » entrent en scène: hommes et femmes tarahumara, vêtus de longues capes à motifs colorés dansent au son des violons et des maracasses. Couronnes de miroirs et de rubans, les danseurs tournent sur eux-mêmes et se croisent en un mouvement perpétuel. Dans leurs gestes se lit la continuité de toute chose, l'inviolabilité de la loi de la nature. Officiellement, les matachines sont une ovation faite à la Vierge. Mais leur origine remonte au temps où les Tarahumara dansaient pour remercier la lune et le soleil, avant l'arrivée des Espagnols. A l'époque du solstice d'hiver, quand la terre se repose et que les éléments reprennent leur indépendance, les Raramuris dansaient. Amalgames

aux fêtes catholiques, « les matachines » sont aujourd'hui associés à la San Guadalupe et aux festivités de Noël. Mais derrière la figure de la Vierge, c'est l'Onoruame, la force créatrice présente en, et autour de chaque être qui pousse les hommes à manifester leur reconnaissance. Chose étonnante: bien que convertis au catholicisme depuis presque 500 ans, les Tarahumara ont gardé cette conviction que Dieu n'est pas un, mais tous. C'est peut-être cela qui les a sauvés de l'acculturation: leur croyance en la nature et en ses éléments leur fait porter un regard distant sur nos sociétés « truquées ». Au contraire d'autres peuples indigènes qui se sont adaptés au monde moderne, les Raramuris ont soumis le monde extérieur à leurs propres besoins: utiliser des pneus pour fabriquer les Huaraches (chaussures traditionnelles), un bidon pour élaborer un poêle, une boîte de conserve pour faire des maracasses. Parallèlement, les femmes écrasent toujours le maïs à la main, les hommes ouvrent la

terre à l'araire et tous n'ont qu'un moyen de se déplacer: à pieds. Des gestes qui semblent inébranlables dans la lente évolution du mode de vie tarahumara. A les observer travailler dans les champs, à la vitesse des pas du cheval, la simplicité de l'existence apparaît évidente: vivre pour vivre, et non pour travailler, prospérer ou gagner du temps sur une mort certaine. L'idée de « rentabiliser » sa vie n'existe pas.

Antonin Artaud pensait que la vérité était dans la Sierra. Arrive en septembre 1936 à Norogachic, il avait une idée précise en tête: rencontrer un « raspador » ou « Sipame », un guérisseur. Parlant très peu espagnol, encore moins raramuri, il ne pouvait communiquer avec les mots. Il vécut les choses de son âme de poète et de philosophe en décalage avec la société moderne et développa une compréhension étonnante de l'univers tarahumara.

Lupe, vieil homme de 92 ans, se souvient encore de la randonnée à cheval qu'il fit avec le poète jusqu'à la grotte ou Glorio, très fameux guérisseur, vivait à l'époque. Pendant les quelques semaines qu'Artaud passa avec le « raspador », il fut initié à la prise du peyote, un cactus hallucinogène utilisé par les Raramuri à des fins purement médicales. Le peyote, disait Glorio, enseigne à l'homme la vérité des choses. Il aide le malade, qui s'est éloigné des valeurs essentielles de la vie, à retrouver le sens de ses origines, à se replacer en phase avec la réalité.

C'est avec Hiram, le fils de Lupe, que nous empruntons le même itinéraire qu'Artaud afin de rencontrer Federico, successeur de Glorio. Pendant deux jours, nous suivions un ruisseau, foulons les sentiers creusés dans la roche par des milliers de pas, traversons des champs de maïs jaunés par l'hiver, passons des maisons isolées entre des champignons de pierre, observons le silence, écoutons



Victoria cuisinant

Julie BAUDIN



www.tribucoin.com

les couleurs et nous connectons au monde. La grotte où vivait Glorio est aujourd'hui un corral pour chèvres, mais la présence du vieil homme emplit toujours les lieux. Continuant notre route jusqu'au lieu dit de Tegochi, nous apprenons, non sans déception, que Federico est mort il y a six mois de cela. La nouvelle nous affecte tant qu'il nous faut plusieurs jours pour reprendre les devants. Federico, comme son maître avant lui, est

parti, emportant son lot de secrets, laissant derrière lui un peu plus de mystères. A presque 70 ans, son frère et successeur commence à peine à « exercer ». Et nul futur Sipame en vue...

Après quelques jours passés dans la maison du défunt à nous imprégner de sa disparition, nous marchons jusqu'au village voisin, puis roulons jusqu'à la prochaine ville où nous sommes happés par le temps et

le trop plein de mouvement. Nous abandonnons le silence de la Sierra pour l'agitation du Mexique. C'est désormais en nous qu'il faudra chercher le silence afin de méditer sur les mystères du monde, cadeaux de la vie.

A tous nos amis de la Sierra, Matetaraba.

Merci à vous qui nous suivez de permettre à nos lettres d'information d'exister. Je vous laisse avec une pensée de fin d'année.

Il y a des secrets qui ne se disent pas des souffles à retenir des mensonges à accepter quand trop de mots parlent pour ne rien dire.

C'est que la vie, pour survivre doit cacher un peu de sa vérité et, sans vouloir blesser, elle garde ses secrets au fond d'elle-même, pour mieux nous aimer. Cordialement,

Julie Baudin et David Ducoin

Nous tenons à remercier Dave Edwards, John Running aux USA ; Maria Elena, Cristobal, Pedro et sa famille, Inocente et sa famille, Santiago, Hiram et Lupe, Felipe, Simon, Evodio, Clara et Theo au Mexique et tous ceux qui nous ont aidés dans notre quête, ainsi que Vincent et Delphine, nos webmaster, et tous nos sponsors.

Nos sponsors :

ANA
AGENCE
PHOTOGRAPHIQUE
DE PRESSE



INTERSPORT
VANNES



FUJIFILM

Crédit Mutuel
LA banque à qui parler



Voyageurs
DU MONDE

Défi jeune (DDJS du Morbihan)

Praxis

ameriquenordsud@netcourrier.com
davidducoin@netcourrier.com
baudinjulie@hotmail.com